

●●● Ce qui a changé, en un demi-siècle, dans la vie des Françaises ? Tout, ou presque. Les modes de vie, d'abord. Même s'il a fallu attendre la présidentielle 2007 pour que les candidats favoris se mettent à ressembler à la société qu'ils veulent représenter, renonçant à l'image d'Epinal de la famille catholique modèle : Ségolène Royal a eu quatre enfants hors mariage, et Nicolas Sarkozy positive « l'escapade » de Cécilia en affirmant que cette épreuve l'a changé.

Désormais, pour raconter une vie sexuelle débridée, plus besoin d'imiter George Sand : Catherine Millet, Virginie Despentes ou Christine Angot ont osé l'autofiction au féminin, avec succès. Comme le souligne l'essayiste Michèle Sarde, « quand on considère ce que coûta à un président des Etats-Unis une petite tentative bucco-génitale, on mesure la tolérance française en matière de sexualité » (1). Les Françaises revendiquent donc leurs choix de vie : elles se marient (un peu moins), se séparent (beaucoup plus), vivent en solo – subi ou choisi – et affichent leur homosexualité, à l'instar d'Amélie Mauresmo. Dans les rues, le string et le voile cohabitent. Au sein d'une société de plus en plus métissée, conclut Michèle Sarde, « la prise de parole des nouvelles Françaises d'origine islamique opère la suture entre culture de jouissance et culture de retenue ». Mais des archaïsmes subsistent : 1 Française sur 10 subit encore des violences conjugales.

L'autre révolution, les Françaises l'ont accomplie dans les bastions masculins, en politique et au travail. En quelques décennies, elles ont pris toutes les forteresses : elles sont chefs de chantier, pilotes de ligne, présentatrices du 20 Heures, patronne des patrons, ministres et désormais présidentiable. Révolutions inachevées, pourtant. Les exemples médiatisés sont des trompe-l'œil : malgré les quotas, 12 % seulement des députés sont des députées et, si, dans leur ensemble, les femmes de 25 à 49 ans sont actives à plus de 80 %, elles gagnent en moyenne 11 % de moins que les hommes et constituent l'essentiel des bataillons de travailleurs les plus pauvres et les plus exposés à la précarité. Comme le souligne Catherine Vautrin, ministre déléguée à la Cohésion sociale et à la Parité, lorsque les entreprises françaises évoquent la diversité, elles laissent de côté les questions de parité hommes-femmes, préférant s'intéresser aux minorités ethniques ! Résultat, le plafond de verre perdure : sur les 300 000 premières entreprises françaises, seulement 17 % sont dirigées par des femmes. Et aucune Française ne préside un groupe du CAC 40. A qui la faute ? Aux préjugés, au conservatisme, aux hommes ? Ou aussi aux intéressées elles-mêmes ? A leur modestie, leur propre manque d'ambition, leur peur de perdre leur vie pour mieux la gagner ?

Car ces Françaises du XXI^e siècle, libérées et travailleuses, n'en sont pas moins... fécondes. Championnes d'Europe de la fécondité, même, avec deux enfants par femme en 2006, un record depuis trente ans. Une revanche sur leurs mères, les féministes soixante-huitards qui disaient : « Un enfant quand je veux », mais seulement « si je veux » ? Sûrement. Elles, elles veulent

tout. Le job et les mômes. Les responsabilités et les babillages. Et c'est peut-être ce qui les empêche d'aller jusqu'au bout, jusqu'au pouvoir ultime : elles refusent de sacrifier leur vie familiale. Les femmes-exceptions qui dirigent de grandes entreprises ont soit échangé les rôles avec leurs maris, soit recruté une armée de « petites mains », soit... l'âge d'être grand-mères. Mais les autres, l'immense majorité des femmes actives ? Pour elles, qui n'ont pas pu ou pas voulu choisir, c'est « bébé-boulot-balai ». Soit un nouvel esclavage, estime Eliette Abécassis et Caroline Bongrand (2). (Voir l'encadré.)

Sur ce terrain, le féminisme, auquel on doit pourtant quelques grandes conquêtes, n'a pas essaimé. Les Françaises ont honte de l'étiquette « féministe », elles ne veulent pas renoncer à la mixité, ce doux commerce avec l'autre sexe hérité des salons de Mme de Sévigné, la plus exquise des exceptions françaises. Alors, tout en déplorant leur féminité, elles exaltent leur féminité : les mères ont brûlé leurs soutiens-gorge, les filles adoptent le Wonderbra. Et les femmes politiques, qui abusent du pantalon de peur d'avouer qu'elles avaient des jambes, sont revenues, comme Ségolène, aux jupes à mi-genoux. Heureusement, d'ailleurs. Car elles n'ont pas droit au pantalon : selon une ordonnance du 16 brumaire an IX, la loi française interdit aux femmes le port des vêtements d'homme, sauf lorsqu'elles tiennent à la main un guidon de bicyclette ou les rênes d'un cheval (3). Le croirez-vous ? Ce texte-là n'a jamais été abrogé. ● C. K.

(1) *De l'alcôve à l'arène*, par Michèle Sarde. Robert Laffont.

(2) *Le Corset invisible*. Albin Michel.

(3) Perle relevée par E. Pisier dans *Le Droit des femmes*. Dalloz.

Libérées... ou asservies ?

Les années 2000 ont vu l'avènement des « femmes épuisées », croulant sous le fardeau de la double journée : au bureau et à la maison. Ces Françaises qui mènent de front « la vie d'un homme et celle d'une femme », ces Françaises qu'admirent nos voisines allemandes (qui, elles, faute de crèches, doivent choisir entre carrière et enfants), loin d'être « libérées », sont au contraire « esclavagisées ». C'est la thèse que développe Eliette Abécassis et Caroline Bongrand dans leur « Manifeste pour une nouvelle femme française (2) ». Pour elles, la femme est la victime du féminisme :

elle est devenue son propre bourreau. L'homme prend l'habitude de compter sur elle financièrement, mais il ne s'occupe pas davantage du foyer. Au point qu'elle finit par se demander à quoi il sert : s'il ne participe pas à la corvée de courses (alors que le mâle était traditionnellement le « chasseur » de la famille) ni au repassage (alors que ses chemises fournissent l'essentiel de la pile), un homme dans la maison devient un luxe qu'on ne peut plus s'offrir ! Un « mâle redondant », en somme... L'avenir de notre espèce dépendrait-il de la réforme du statut des corvées ménagères ? ●